

Fifi anarchiste et... communiste ?

l'œuvre d'Astrid Lindgren
en R.D.A., Pologne et U.R.S.S.

par Jean-Baptiste Coursaud*



© Ingrid Vang Nyman/Saltkråkan AB

Les livres d'Astrid Lindgren sont nettement plus connus dans les pays de l'ex-bloc de l'Est que sous nos latitudes latines. Pourquoi les régimes communistes ont-ils vénéré une auteure suédoise alors qu'aucun écrivain occidental ne franchissait le Rideau de fer, à moins d'avoir prêté allégeance à Moscou ?

Cela tient-il de la place éminente de la littérature pour la jeunesse dans la conception socialiste de l'éducation de l'enfant ?
Éléments de réponse à la lumière de trois pays pas si uniformes qu'on pourrait le croire : l'U.R.S.S., la Pologne et la R.D.A.

*Jean-Baptiste Coursaud, traducteur, spécialiste de littérature pour la jeunesse et de littérature des pays scandinaves, traduit des romans norvégiens et danois.

Les temps ont changé. Situé dans le parc de la Wuhlheide, à l'est de Berlin, le Palais des pionniers a été rebaptisé « Centre de loisirs pour les enfants et les adolescents » (FEZ, en allemand). Si le bâtiment inauguré en 1979, le plus grand du genre dans la R.D.A. de l'époque, offre toujours sa façade rehaussée de fenêtres rectangulaires dont le verre fumé n'est pas sans rappeler les vitres panoramiques de l'ancien Palais de la République aujourd'hui quasi démoli, les poignées de porte constituées de boules de verre rouge formant une étoile tout aussi rouge, à l'effet quasi hypnotique, ont été remplacées. La R.D.A. n'existe plus depuis 1990 et, lors de notre visite en ce jour ensoleillé de septembre 2007, le FEZ héberge le meeting national des... scouts allemands. Des scouts dévoués à Jésus-Christ dans l'ancien Palais des pionniers, où la jeunesse communiste est-allemande venait s'amuser et célébrer au passage la grandeur de leur pays !

Oui, les temps ont bien changé. Et doublement : le FEZ accueille une exposition consacrée à Astrid Lindgren dont l'Allemagne réunifiée célèbre en fanfare le centenaire, et le théâtre du centre de loisirs porte désormais le nom de la romancière suédoise. Un paradoxe, une hérésie supplémentaire ? Presque. Car Astrid Lindgren n'a jamais été adulée par la R.D.A.. De fait, il faut attendre... 1975 pour que *Fifi Brindacier* soit publié en Allemagne de l'Est et quatorze autres années s'écourent avant la publication de *Ronya, fille de brigand*. Pourquoi ? Pourquoi, et c'est pour le coup un paradoxe, alors qu'Astrid Lindgren est une star incontestée depuis 1957 en Union Soviétique et en Pologne, alors que la R.D.A. est tout du long demeurée fidèle à la ligne politique édictée par Moscou ?

Astéroïde Lindgren

L'U.R.S.S., puis plus tard la Russie, voue un véritable culte à Astrid Lindgren. Cette passion débute dès 1957 avec la traduction en russe d'un roman de la romancière suédoise. Une publication précoce au regard de la situation éditoriale dans les autres pays et du contexte géopolitique de l'époque. Après les pays nordiques, la RFA demeure en effet la nation où Astrid Lindgren est la plus connue et la plus lue : quelque trente millions d'exemplaires ont été achetés outre-Rhin depuis que les éditions Oetinger ont acquis, dès 1949, soit quatre ans après la parution en Suède de *Fifi Brindacier*, les droits allemands de l'œuvre de celle dont Allemands comme Suédois déplorent aujourd'hui encore qu'elle n'ait jamais obtenu le Prix Nobel de littérature. À titre de comparaison, la France publie certes *Fifi Brindacier* entre

1951 et 1953, mais la traduction « castratrice », pour paraphraser l'universitaire allemande Svenja Blume¹, sera revue entre 1962 et 1963, avec les trahisons que l'on connaît, et c'est seulement après cette date qu'Astrid Lindgren se forge chez nous, auprès du grand public, une notoriété toute relative.

1957, donc, pour des Soviétiques très en avance sur les Français. Or le premier roman traduit n'est pas *Fifi Brindacier* mais *Vic le victorieux* (1980 en France), ou « *Karlsson sur le toit* » ainsi que s'intitule l'ouvrage en suédois comme en russe. Le succès est indéniable : soixante réimpressions, cinquante millions d'exemplaires des romans d'Astrid Lindgren à ce jour vendus en Russie. « *Ses livres étaient disponibles dans toutes les bibliothèques et furent intégrés au programme scolaire* »², note Olga Mæots, bibliothécaire, traductrice et spécialiste des traductions en russe de l'œuvre d'Astrid Lindgren. À partir de 1968 et ce pendant trente ans, *Vic le victorieux* est joué au Théâtre Satirique de Moscou, des adaptations radiophoniques puis cinématographiques voient le jour. Boris Pankine, ambassadeur d'U.R.S.S. à Stockholm au début des années 80, confie à l'écrivaine que la plupart des foyers soviétiques comptent deux livres, la Bible et « *Karlsson sur le toit* ». Ce à quoi elle réplique, jamais avare d'une boutade ironique : « *Comme c'est étrange ! J'ignorais totalement que la Bible était si populaire !* »³ L'ancien Premier ministre suédois Ingvar Carlsson témoigne : « *En avril 1986, j'étais en visite d'État dans l'ex-Union Soviétique. Il s'est révélé que le nom de Carlsson y était déjà très connu. Ou plutôt : Karlsson avec un K. Comme*

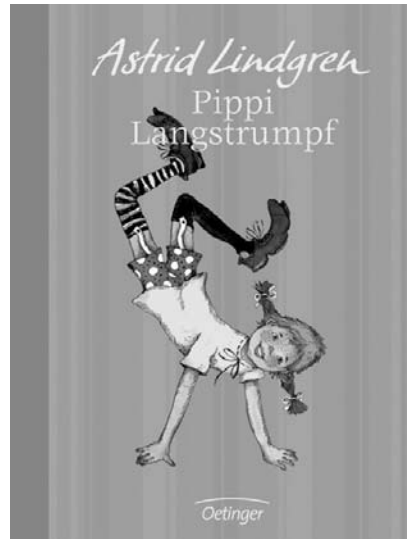
dans " *Karlsson sur le toit* " ... »⁴ Pour les Soviétiques, « le mauvais Karlsson » leur rendait visite. Astrid Lindgren obtient la médaille Léon Tolstoï en 1987, et, la même année, parée de sa naïveté feinte, écrit à Mikhaïl Gorbatchev au nom de tous les petits suédois : « *Je crois que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour que nos enfants puissent vivre sans une peur constante de la guerre.* » Et le futur Prix Nobel de la Paix de répondre : « *Je vous suis très reconnaissant pour votre lettre. Des millions d'enfants soviétiques lisent vos livres. Ces livres apprennent bonté et humanité, et participent ainsi, dans ce pays également, de l'éducation des jeunes générations. [...] Je vous souhaite, Madame Lindgren, une bonne santé ainsi que des succès réitérés dans vos activités créatrices qui servent les intérêts de la paix et du progrès.* »⁵ Le respect des Soviétiques puis des Russes se prolonge jusqu'en 1996 lorsque l'Académie des sciences de Russie demande à Astrid Lindgren l'autorisation de baptiser de son nom l'astéroïde n°3204 récemment découverte. La dame alors âgée de 89 ans rétorque : « *Désormais, appelez-moi Astéroïde Lindgren !* »⁶ La question demeure néanmoins : comment une écrivaine suédoise va-t-elle percer le Rideau de Fer et atteindre littéralement le firmament soviétique ? Car, ainsi que le rappelle Olga Mäeots, « *pour être publié en Union Soviétique, durant le règne de la censure, un romancier devait d'abord obtenir l'approbation officielle des autorités. Les écrivains étrangers devaient, quant à eux, être auteurs de classiques (ce qui signifie qu'ils étaient morts et inoffensifs) ou progressistes [...] et se procla-*

mer amis de l'Union Soviétique. Il n'est donc pas surprenant que la plupart des critiques présentent Astrid Lindgren comme une figure politique progressiste, qui révélait les inconvénients et les contradictions de la société capitaliste. » En outre, la traduction intervient à un moment propice de l'histoire du pays : en 1957, après la mort de Staline, durant la courte période dite du dégel. Mais, peut-être plus que pour des motifs propres à un antagonisme Est-Ouest, c'est davantage du côté des valeurs et des idéaux qui soutend(ai)ent l'univers fictionnel d'Astrid Lindgren que l'on trouve une des raisons de son introduction, puis de son succès en U.R.S.S. Il faut garder en mémoire les termes choisis par Mikhaïl Gorbatchev, en ce qu'ils interviennent trente ans après la première publication et résumant l'opinion qui prévautra tout du long. Olga Mäeots rappelle que, en 1957, les critiques soulignent que le personnage de Karlsson « *prend conscience qu'il faut avoir un rôle actif dans l'existence et aider les plus faibles* ». La *Literaturnaïa Gazeta*, en 1972, lors du soixante-cinquième anniversaire de l'écrivain ne dit pas autre chose : « *Le secret du succès d'Astrid Lindgren tient à sa capacité de pénétrer l'univers de l'enfant et de comprendre la psychologie de l'enfant, ainsi qu'à l'amour de l'humanité qui imprègne toute son œuvre.* »⁷ La défense de la paix, l'égalité, l'altruisme, autant de valeurs propres à l'idiosyncrasie lindgrenienne, scandinave, mais aussi... communiste. C'est sur ce point, aussi, que se rencontrent l'œuvre d'Astrid Lindgren et les démocraties populaires, et que s'articule la passion des secondes pour la première.

« La fenêtre polonaise ouverte sur l'Ouest »

La situation polonaise offre un paysage similaire. Professeure au Département d'Études slaves de l'Université de Stockholm, Ewa Teodorowicz-Hellman nous explique : « *Durant la première moitié des années 50, la littérature polonaise pour la jeunesse a eu pour mission de fournir des descriptions réalistes de la réalité, d'éduquer les enfants dans l'esprit du marxisme et d'affermir leur sentiment d'appartenance avec les autres pays du bloc de l'Est. On traduisait surtout la littérature soviétique pour la jeunesse et seuls les classiques étrangers étaient autorisés : Andersen, Lagerlöf, Carroll, Collodi.* » Celle que ses amies surnommaient la Selma Lagerlöf de Vimmerby, son village natal, est également publiée en Pologne en cette année 1957, également à la faveur de la libéralisation politique. La traduction est intervenue, poursuit Ewa Teodorowicz-Hellman, « *lorsque, après la mort de Staline, pendant la période dite du dégel, les acteurs de la culture polonaise se sont mis à chercher en Europe de l'Ouest des représentations réalistes du quotidien de l'enfant, des ouvrages permettant à l'imagination du jeune lecteur de s'épanouir. La Suède s'est révélée d'autant plus intéressante qu'il s'agissait d'un pays neutre.* » Des liens historiques unissent par ailleurs les deux nations, la littérature suédoise n'a cessé d'être lue et « *la Suède était alors, comme on dit en polonais, la fenêtre polonaise ouverte sur l'Ouest* ».

La République populaire de Pologne, ainsi qu'elle s'appelait, opte pour *Nous, les enfants du village Boucan* – quel est l'enfant qui, en France, a entendu parler de ce roman publié en 1979 aux éditions



L'Édition allemande de *Fifi* chez Oetinger



Nous, les enfants du village Boucan,
éditions Chantecler

Chantecler, alors que n'importe quel petit scandinave, néerlandais, allemand ou polonais le connaît pour ainsi dire par cœur ? Comme à Moscou avec " *Karlsson sur le toit* ", *Nous, les enfants du village Boucan* est salué par la critique, aimé des lecteurs, réimprimé quinze fois, devient une lecture obligatoire pour les petites classes. Même s'il n'est pas téléguidé par la réalité soviétique, pareil choix éditorial ne relève toutefois pas du hasard. « *Un facteur déterminant a, bien sûr, été le fait que Lindgren écrive une histoire sur un groupe d'enfants, donc qu'elle compose un livre pour les filles comme pour les garçons. Dans la Pologne communiste, il ne fallait pas en matière d'éducation établir de différences en fonction du sexe de l'enfant. Aucun livre destiné spécifiquement aux filles ou aux garçons ne pouvait être publié !* » insiste Ewa Teodorowicz-Hellman. Songeons que de telles collections ont *de facto* existé des années 30 jusqu'au début des années 70 en Norvège...

La R.D.A. n'est pas un pays de brigands !

En octobre 2007, soit un mois avant le centenaire d'Astrid Lindgren, le mensuel culturel allemand *Du* titre « *Astéroïde Lindgren Superstar !* » et lui consacre un numéro spécial : 50 pages sur 90 ! Quel magazine français s'est fendu d'un tel hommage ? Aucun. En Allemagne, où deux cents écoles portent son nom, l'écrivaine suédoise fait pleinement partie du canon littéraire. Du moins à l'Ouest. Il suffit en effet d'interroger les générations ayant grandi en R.D.A. pour nuancer cette réalité : « *J'ai vu à la télévision ouest-*

allemande que nous recevions les films adaptés de ses livres, mais je n'ai jamais lu ses romans », nous raconte cet ami qui a grandi près de Görlitz, à la frontière tchèque-polonaise. Claudia Rouvel, bibliothécaire à LesArt, une bibliothèque berlinoise qui possède tout le fonds jeunesse hérité de la R.D.A., nous confirme : « *Lorsque, en 1971-1972, le magazine pour enfants ABC-Zeitung demande aux jeunes lecteurs d'envoyer un dessin sur leur livre préféré, sur les 8000 reçus, 3 seulement concernent Astrid Lindgren, c'est-à-dire " Karlsson sur le toit "*. » Le roman est paru en 1956, cédé sous licence aux éditions Kinderbuchverlag de R.D.A. par les éditions Oetinger de RFA. Idem en 1960 pour *Mio, mon Mio*, puis plus rien. Lorsque le traducteur est-allemand Klaus Möllmann, dans les années 50, propose aux dites éditions la traduction de *Fifi Brindacier*, la réponse tombe : « *la maison d'édition refuse une publication dans la mesure où le contenu du livre, et ce sur de très longs passages, ne correspond pas aux principes de la pédagogie en vigueur en R.D.A.* »⁸. Il faut attendre 1975. La parution regroupe les trois romans consacrés à Fifi. Or, non seulement il manque plusieurs chapitres, mais, relève l'universitaire Astrid Surmatz, « *la publication en R.D.A. a anticipé une éventuelle problématique sur le racisme car, dans l'édition de 1975, des passages isolés ont été supprimés, à savoir la fonction du père [de Fifi] en tant que Roi des Nègres.* »⁹ De même, lorsque *Ronya, fille de brigand* paraît en 1989, une préface indique aux jeunes lecteurs est-allemands que les pays où vivent des voleurs ont beau avoir existé, la R.D.A. n'est pas de ceux-là.

Pourquoi tant de précautions ? D'où vient cette réticence est-allemande ? Et ce alors qu'Astrid Lindgren est parfaitement autorisée dans les autres pays du bloc de l'Est ? Cela tient d'abord, note la professeure Karin Richter, au rôle de la littérature jeunesse, pensée en R.D.A. comme un pur outil pédagogique. Le livre n'est pas en premier lieu un médium destiné à se divertir ou à s'évader, mais sert d'« *éducation idéologique des individus en devenir, allant dans le sens d'une société socialiste en construction* »¹⁰. Les principes de publication qui ont prévalu en Pologne ou en U.R.S.S. jusqu'en 1957 ont perduré en R.D.A. jusqu'à la disparition de celle-ci. Vitrine du bloc de l'Est, plus socialiste que les socialistes au point de s'acharner à demeurer le meilleur élève des démocraties populaires, « *moins libre que la Pologne* », souligne Ewa Teodorowicz-Hellman, l'Allemagne de l'Est ne peut que regarder d'un œil méfiant un ouvrage en provenance d'un pays capitaliste, qui, par surcroît, fait fureur chez l'ennemi héréditaire qu'elle s'évertue à surpasser : l'Allemagne de l'Ouest. Il faut cependant contraster cette allégation. Car la R.D.A. possède en outre, et bel et bien, une littérature pour la jeunesse de qualité. Publiées dès 1967, les histoires du personnage d'Ottokar, ses facéties et son irrévérence, ont propulsé leur auteur, Ottokar Domma, au rang « d'Astrid Lindgren de la R.D.A. ». C'est exactement en ces termes, nous indique Claudia Rouvel, qu'était évoqué un autre contemporain, Benno Pludra. Autrement dit, quel besoin avait la R.D.A. d'aller piocher à l'étranger des écrivains quand la production nationale suffisait ? Là encore, l'argument est plausible, mais il demeure un peu court.

La force explosive des romans d'Astrid Lindgren

Et si, tout bonnement, les raisons de cette disparité étaient motivées par l'œuvre d'Astrid Lindgren ? Et si les raisons du succès de l'auteure en Pologne ou en U.R.S.S. n'étaient pas les raisons de son insuccès en R.D.A. et en France ? Voyons ce que certains lisaient dans « *Karlsson sur le toit* ». « *Qu'est-ce que Karlsson sinon l'étalage débridé de l'égoïsme privé, de l'inconséquence, de la cupidité et de l'affirmation effrénée de soi ? L'enthousiasme qu'il suscite de facto ne peut s'expliquer autrement que parce qu'il endosse sans vergogne toutes les propriétés constitutives des forces qui régissent la société bourgeoise.* »¹¹ Ces propos, tenus dans les années 70, n'émanent pas d'un quelconque censeur est-allemand mais de la critique littéraire marxiste... suédoise ! Olga Mæots pointe également que les prétendus défauts de Karlsson ont précisément plu aux lecteurs adultes soviétiques en ce qu'ils étaient contrebalancés par les prétendues qualités des personnages positifs. En somme, chacun voit midi à sa porte et tout est une question de lecture, de point de vue idéologique.

De même que l'égoïsme de Karlsson horripilait les marxistes suédois et séduisaient les Soviétiques, l'anarchisme de Fifi horripilait les Français et les Allemands de l'Est. La question du racisme potentiel dans l'expression « *roi des Nègres* » a titillé identiquement les éditions Hachette puisque le père de Fifi est, chez nous, devenu « *roi des Cannibales* ». La chercheuse Christina Heldner, qui, en 1992, avait soulevé le lièvre de la traduction fantaisiste de *Fifi Brindacier* en français¹², explique, dans un autre article, les méthodes de travail

de Louis Mirman, éditeur à la Bibliothèque Rose, sur un roman d'une certaine Louise Anker : « *La romancière a été [...] forcée de consentir à une modification après l'autre. Toutes convergent dans une voie identique : caresser les instances conventionnelles du monde adulte (surtout " les parents et les éducateurs ") dans le sens du poil. Puisque le premier livre de Louise Anker est sorti quasi en même temps que Fifi Brindacier – et dans la même collection –, on peut sans peine imaginer les pressions qu'a dû subir la traductrice de Fifi, Marie Loewegren.* »¹³ Svenja Blume abonde dans le même sens, qui parle de l'édition française comme d'une entreprise « *de pacification et de stabilisation de la jeunesse française par le biais d'une morale intransigeante et de bons exemples dans les livres* ».

En somme, communisme ou pas, ce sont bien le tempérament des personnages, les motifs littéraires et la manière de raconter d'Astrid Lindgren qui ont choqué certains pays. Il n'existe pas un pays, quelle que soit l'idéologie et le système politique en place, où la traduction des fictions de la romancière suédoise n'a pas subi de modifications, que celles-ci soient mineures ou qu'elles relèvent de la trahison. Au final, on ne peut manquer de revenir à ces questions sans cesse rebattues : la capacité de la littérature en général à défier les instances morales et politiques, le combat éternel que doit livrer la littérature jeunesse en particulier pour se libérer du carcan bien-pensant dans lequel veulent l'enfermer certains « prescripteurs », pour reprendre une expression passée dans le langage.

1. *Pippi Långstrumps Verwandlung zur "dame-bien-élevée"... die Anpassung eines Kinderbuchs an ein fremdes kulturelles System : eine Analyse der französischen Übersetzung von Astrid Lindgren Pippi Långstrump (1945-1948)*, Svenja Blume, Hamburg, 2001.
2. « Karlsson flies over Russia – Astrid Lindgren's books in Russia », Olga Mäeots, in : *Bookbird*, vol. 42, n°1, 2004.
3. *Astrid Lindgren, En levnadsteckning*, Margareta Strömstedt, Rabén & Sjögren, Stockholm, 1999.
4. In : *Vimmerby Tidning*, 21 janvier 2003.
5. Courriers reproduits dans : *Astrid Lindgren Ein Werkporträt : zum Donnerdrummel!*, Astrid Surmatz, Oetinger, Hamburg, 2002.
6. In : Strömstedt, *ibidem*.
7. In : Strömstedt, *ibidem*.
8. *Pippi Langstrump als Paradigma : die deutsche Rezeption Astrid Lindgrens und ihr internationaler Kontext*, Astrid Surmatz, 2005, Francke.
9. Surmatz, 2005.
10. « Kinder- und Jugendliteratur der DDR », Karin Richter ; In : *Taschenbuch der Kinder und Jugendliteratur*, Lange (éd.), 2005, Baltmannsweiler.
11. In : Strömstedt, *ibidem*.
12. Cf. : « Une anarchiste en camisole de force : Fifi Brindacier ou la métamorphose française de Pippi Langstrump », Christina Heldner, in : *La Revue des livres pour enfants*, n°145, printemps 1992.
13. « Ur Pippi Långstrump slapp ur sin franska tvångströja », Christina Heldner, in : *Barnboken*, 2004, n°1.



Pippi Dlinnyjchulok (Pippi Långstrump en Russe)